

Géographie historique : aspects économiques

A. Mabogunje

D'après Gilbert, «le véritable but de la géographie historique est la reconstruction de la géographie régionale du passé»¹. Dans un volume tel que celui-ci, semblable définition devrait nous conduire à présenter une géographie régionale de la préhistoire africaine en en soulignant les aspects économiques. Il est clair qu'une telle entreprise impliquerait un examen complet des conditions physiques et humaines dans un passé lointain; elle ne manquerait pas d'empiéter sur bon nombre d'autres chapitres de ce tome... En l'occurrence, le présent chapitre tendra surtout à faire ressortir les ressources naturelles fondamentales telles qu'elles ont été découvertes et utilisées dans l'Afrique depuis la préhistoire. Tout en dévoilant le large clavier des richesses naturelles du continent, telles qu'elles nous sont connues aujourd'hui, cette considération tendra à mettre l'accent sur celles qui ont été appréciées comme telles dans un passé lointain, les endroits où elles ont été découvertes, la façon dont elles ont été utilisées, et dans quelle mesure elles ont facilité ou ralenti le contrôle de l'homme sur de larges portions du continent.

Les minerais et le développement de la technologie humaine

Peut-être les minéraux constituent-ils la plus significative des ressources permettant à l'homme le contrôle de son environnement. Les minerais

1. E. W. GILBERT, 1932, p. 132.

sont le matériau clef de l'univers. Le processus de leur formation est d'une extrême lenteur. Il peut s'étendre sur des millions d'années. Par rapport à l'occupation de la Terre par l'homme qui remonte peut-être à trois millions d'années, l'échelle temporelle géologique est extrêmement longue; elle s'étend sur plus de cinq mille millions d'années.

De vastes zones de l'Afrique reposent sur des masses rocheuses qui comptent parmi les plus anciennes de la planète. Les roches cristallines anciennes considérées comme le « socle » rocheux du continent recouvrent au moins un tiers de sa surface. Elles comportent surtout des granites ainsi que des roches ayant subi d'énormes transformations, tels que les schistes et les gneiss. Certaines sont hautement minéralisées. Parmi les plus importantes de ces formations, il convient de noter celles de la zone cuprifère du Shaba (Zaïre). Elles s'étendent sur plus de 300 kilomètres. Elles ne contiennent pas seulement les plus vastes gisements de cuivre du monde, mais aussi certains des plus riches gisements de radium et de cobalt. Au Transvaal (Afrique du Sud), le complexe igné du Bushveld, aire de 6 000 km², et le Great Dike qui traverse sur 500 kilomètres le Transvaal jusqu'au Zimbabwe, regorgent également de minerais tels que le platine, le chrome et l'amiante. La zone diamantifère africaine n'a pas son égale dans le reste du monde; c'est en Afrique du Sud qu'elle atteint sa plus grande concentration; il existe, néanmoins, d'autres gisements en Tanzanie, en Angola et au Zaïre. L'Afrique du Sud, le Ghana et le Zaïre possèdent des mines d'or; et l'on trouve de l'étain au Zaïre et dans le Nigeria. Notons également d'importants gisements de minerai de fer en Afrique de l'Ouest, tels ceux du Libéria, de la Guinée et de la Sierra Leone. La Guinée seule contient plus de la moitié des réserves mondiales de bauxite, minerai de l'aluminium.

L'ancien socle de l'Afrique a subi de nombreuses cassures volcaniques remontant au-delà même du précambrien. Ces cassures ont provoqué des intrusions granitiques porteuses d'or et d'étain et des imbrications de roches basiques et ultra-basiques. Elles ont également produit des roches éruptives ou effusives, dont beaucoup sont plus récentes, et qui non contentes de se désagréger pour former des sols riches et fertiles, ont aussi donné des minerais et des roches qui, tel le basalte d'obsidienne du Kenya, présentent une importance réelle dans l'histoire du continent.

Sur le reste de celui-ci, soit environ les deux tiers, on trouve d'anciennes roches sédimentaires remontant au précrétacé. Par suite de leur âge, ces roches contiennent aussi de nombreux dépôts minéraux. Ainsi, par exemple, le long de la bordure nord du continent, dans une zone s'étendant du Maroc à la Tunisie en traversant l'Algérie, se trouve la grande ceinture des phosphates associés à des gisements de fer d'une extrême richesse. On trouve de même d'importants gisements de minerai de fer d'origine sédimentaire dans la région du Karoo, en Afrique du Sud, et dans les Damara, en Namibie. En revanche, à part quelques rares exceptions dans le *high veld* d'Afrique du Sud et le *Wankie Field* de Zimbabwe, le charbon brille par sa quasi-absence sur le continent. Comme pour faire pièce à cette déficience, les roches sédimentaires plus jeunes du post-crétacé contiennent, dans le

Sahara et sur le littoral de l'Afrique de l'Ouest, de vastes nappes de pétrole et de gaz naturel.

Cette richesse minérale a contribué pour une bonne part à étayer l'organisation et l'exploitation humaines au cours d'une longue période historique. On a suggéré, par exemple, que le contrôle du commerce de l'or entre l'ouest et le nord de l'Afrique à travers le désert a été, pendant la période médiévale, l'une des raisons principales de la création et de la chute d'empires et de royaumes dans le Soudan occidental. Il est certain que, depuis le dernier millénaire, le commerce de l'or et du minerai de fer a attiré les Arabes vers l'Afrique orientale. D'autre part, d'abord séduits par les richesses minérales de l'Amérique latine, les Européens se sont, au cours des derniers siècles, concentrés sur l'Afrique comme réservoir colonial de minerais bruts pour alimenter la croissance de leurs industries.

Toutefois, pendant la période préhistorique, les minerais qui présentent une importance capitale pour les progrès technologiques de l'homme ont été d'un type plus modeste, et leur distribution plus diffuse. Les plus importants sont ces minerais lithiques, de structure homogène, d'une extrême dureté et qui offrent d'excellentes possibilités de fission². Dans cette catégorie, les plus remarquables sont les roches ignées vitreuses qui se rencontrent dans les régions volcaniques de l'Afrique de l'Est, en particulier aux environs de la Gregory Rift Valley. Elles ont été à la base de l'industrie paléolithique capsienne du Kenya, fournissant de longues lames et divers outils microlithiques.

Autre matériau de bonne qualité, les formes siliceuses, telles le quartzite, et les roches à fine texture, indurées, telles les *silcrètes*, les schistes et les tufs. Au Zimbabwe, l'industrie mésolithique bambata a fait une grande consommation de calcédoine, tandis que le silex et la silice de l'Éocène étaient utilisés sur le plateau tunisien et en Égypte, où l'on suppose qu'ils ont été importés. Le quartzite est plus répandu en Afrique, surtout en tant que galets dans les cours d'eau; il est à la base des industries acheuléennes du Paléolithique. Par endroits, comme dans le cours moyen de l'Orange, en Afrique du Sud, les schistes indurés ont été employés sensiblement aux mêmes fins que le quartzite.

Les propriétés lithiques des roches *amphiboles* à fine texture, connues sous le nom de « greenstones », des roches ignées profondes ou intermédiaires telles le basalte, la dolérite, le diorite — qui toutes offrent un matériau convenable pour la manufacture des haches et des herminettes, sont cependant moindres. Elles servent aussi à la fabrication d'armes telles que les pierres de jet et les pointes de flèches. De toutes les roches ignées de grande consommation, le basalte est peut-être le plus souvent utilisé pour la confection des récipients de pierre, bien qu'on ait pratiquement employé à cette fin toutes les variétés de roches disponibles. Parmi les autres roches ignées, les granites, la diorite et la porphyrite ont été utilisés localement et de façon intensive. Des roches plus tendres, comme les calcaires, n'ont pas été méconnues et, en

2. André ROSENFELD, 1965, p. 138.

Egypte, on a même employé des roches aussi tendres que la steatite et la serpentine. En outre, dans toute l'Afrique, l'argile a constitué la base d'une industrie de la céramique, largement répandue et hautement diversifiée, qui remonte à la période mésolithique.

L'importance des minéraux dans le progrès de la technologie humaine aux temps préhistoriques va au-delà de la fabrication d'outils, d'armes et de récipients. Elle se retrouve dans la construction de demeures, la simple boue tenant lieu de plâtre. Les édifices publics de première importance, les monuments tels que les pyramides égyptiennes ont requis d'énormes quantités de roches granitiques dures ou de quartzite. Les minéraux ont fourni les pigments des peintures rupestres, dont certaines au Sahara et en Afrique australe se sont remarquablement conservées jusqu'à nos jours. On obtenait ces pigments en broyant différentes sortes de roches comme l'hématite, le manganèse et le kaolin, puis en mélangeant la poudre obtenue avec des éléments gras ou résineux.

Mais c'est sans aucun doute le fer qui deviendra le minerai déterminant dans les progrès réalisés en Afrique à la fin de l'époque préhistorique. Avec sa mécanisation complexe et les lourds investissements économiques qu'elle entraîne, la technologie moderne exige l'exploitation de gisements relativement riches en minerai et généralement très groupés. Mais la situation était moins restrictive pendant la Préhistoire. La latérite ou croûte ferrugineuse recouvre de larges zones dans les savanes herbeuses de l'Afrique. On la trouve coiffant de nombreux types de roches sur les vieux plateaux pénéplanés.

Certaines variétés sont si riches qu'elles constituent la base des toutes premières activités de la métallurgie du fer. Sitôt que la technique fut découverte, elle se répandit rapidement d'un bout à l'autre du continent. Ce qui forme un contraste frappant avec le cuivre et l'étain si localisés dans leur distribution que — exception faite pour quelques communautés préhistoriques utilisatrices de cuivre, comme les habitants du plateau du nord-est de l'Ethiopie et les groupes Luba du Shaba — ils n'ont pas réussi à doter l'Afrique d'une culture du bronze largement répandue. Il faut cependant rappeler l'existence d'un âge du cuivre en Mauritanie cinq siècles au moins avant notre ère.

Les ressources végétales et la croissance de la population

C'est sur ses ressources végétales que le continent africain se fonde pour subvenir aux besoins d'une population dont la densité ne fait que croître. Comme nous l'avons rappelé plus haut, l'Afrique est avant tout un continent de prairies. Des herbes vivaces d'une grande variété recouvrent plus de 50% de sa superficie totale; vient ensuite le désert — environ 30%, puis la forêt, avec moins de 20%. Sur le plan de l'occupation humaine, la variété de ces environnements a joué dans la mesure où ils assuraient la subsistance du gibier, fournissaient des fruits ou des racines comestibles, procuraient des matériaux

permettant de fabriquer des outils, des vêtements, des abris, offraient, enfin, les cultigènes susceptibles d'être acclimatés et de se transformer en cultures agricoles.

La zone des prairies est, par essence, la réserve du gibier africain, avec ses variétés d'antilopes, gazelles, girafes, zèbres, lions, buffles, bubales, éléphants, rhinocéros, hippopotames, sans compter le menu gibier. Il n'est donc pas étonnant, comme l'a noté Clark, que l'on trouve certains des plus anciens sites d'occupation humaine le long des cours d'eau ou des fleuves, sur le bord des lacs ou de la mer, dans un paysage qui est aujourd'hui la prairie, la savane arborée, le Sahel semi-désertique ou le désert³. La forêt est généralement dépourvue. Cependant, avec le temps, l'accroissement de la population ainsi que le grand progrès des techniques ont incité l'homme à occuper tous les types de contrées : depuis les côtes de l'océan jusqu'aux hauts plateaux montagneux ; depuis ce qui est aujourd'hui le désert aride jusqu'aux profondeurs de la forêt dense.

Toutefois, il convient de se rappeler que les zones de végétation d'aujourd'hui ne correspondent pas nécessairement à la situation qui existait dans les temps préhistoriques. Ainsi plusieurs cycles de grandes variations climatiques ont marqué le Sahara qui, pendant le Quaternaire ancien, a été plus humide et a connu une végétation arborée du type savane, nourrissant des animaux comme le bœuf, le sanglier sauvage (phacochère), l'antilope et l'hippopotame. On pense que, par contraste, la forêt équatoriale a, simultanément, traversé des périodes plus arides.

Dans le même temps qu'il bénéficiait de ressources animales offertes par les différentes zones de végétation, l'homme exploitait ces mêmes zones pour se procurer des fruits et des racines comestibles. A cet égard, la présence de forêts-galeries le long des cours d'eau dans les régions de prairies permettait à l'homme de l'Acheuléen d'exploiter les fruits, les graines et les noix des forêts et des savanes. D'après Clark, bon nombre de fruits sauvages, de noix et de plantes de la savane, accessibles dans le nord de la Zambie aux Nachikufuens du Paléolithique récent — tels les fruits du *mubuyu* et du *musuku* — sont, aujourd'hui encore, récoltés régulièrement et consommés par les peuples de langue bantu⁴. Lorsque la population se fut accrue de telle sorte que tous les types d'environnement furent virtuellement occupés, la gamme des produits de consommation à l'usage de l'homme a dû s'étendre considérablement. L'on croit, par exemple, que l'importance majeure accordée à certaines céréales par les communautés vivant de cueillette dans la vallée du Nil a devancé la plantation intentionnelle des graines, et conduit à l'ère d'expansion agricole qui eut un effet si décisif sur l'occupation de l'Afrique par l'homme.

Chasse et cueillette mises à part, les ressources végétales étaient d'une importance capitale en ce qui concerne l'équipement en outils, l'habillement et le logement. A l'extrémité sud du lac Tanganyika, près de Kalambo Falls, l'on a découvert des outils de bois fort bien conservés. Il s'agit de quelques

3. J.D. CLARK, 1970, pp. 93-94.

4. J.D. CLARK, 1970, p. 178.

instruments courts, époutés à un seul ou aux deux bouts; de batons taillés en oblique, qui servaient probablement de bûches; tous remontent au Paléolithique ancien. Bien que des outils de ce genre se soient rarement conservés ailleurs, il semble qu'ils aient été communément employés. Ainsi, dans la forêt équatoriale, le complexe industriel Lupembien de l'époque paléolithique reflète dans ses bifaces nucléiformes toute l'importance de la technique du bois. De même, dans la savane herbeuse de la Zambie et du Malawi, la présence de plusieurs types de racloirs lourds, parmi les outils de pierre des Nachikufiens au Paléolithique récent, suggère l'utilisation courante du bois et de ses succédanés, dans la confection de toutes sortes de clôtures, pieux et pièges à gibier.

Là où — dans les régions boisées, par exemple — le gros gibier était si peu nombreux qu'on ne pouvait compter sur les peaux pour s'en vêtir, les arbres fournissaient leur écorce. Il est probable que les haches tranchantes et emmanchées, comme celles qui ont été trouvées dans les environs des rochers du Mwela, au nord de la Zambie, servaient à détacher les écorces et à les préparer pour en confectionner des vêtements, des récipients et de la corde. À dater principalement du Mésolithique, les produits végétaux ont commencé à servir dans la construction d'abris, qui ont remplacé l'habitation dans les grottes. Ainsi, des branches d'arbres, du chaume, de la paille tressée ont-ils servi à construire le coupe-vent mésolithique dont les ruines effondrées ont été retrouvées à Gwisho Springs; elles datent du milieu du III^e millénaire avant notre ère. Au Néolithique, et particulièrement dans les zones où l'agriculture a été découverte, des abris faits de matières végétales ou, parfois, de boue et de végétaux, allaient se multiplier et se répandre. Ils ont consigné sans aucun doute la première empreinte culturelle de l'homme sur le paysage. Mais si la présence d'aussi humbles demeures a marqué les débuts de l'occupation effective de la surface du globe par l'homme, c'est l'aptitude de celui-ci à choisir, dans la gamme des espèces sauvages qui l'entouraient, des plantes nouvelles et à les domestiquer, qui a finalement consacré sa supériorité. Les conditions qui ont permis à l'homme de créer de nouvelles espèces cultivables (les cultigènes) à partir de leurs variétés sauvages, demeurent chez les savants un sujet de controverses. La contribution de l'Afrique à cet important événement, les énigmes qui l'entourent, ne sont pas moins débattues. Dans l'état actuel de nos connaissances, on admet généralement que cette participation fut moins impressionnante que celle de l'Asie. Des recherches plus récentes, entreprises après la rédaction de l'ouvrage monumental du botaniste russe Vavilov, qui s'est refusé à admettre qu'il n'existait, en Afrique, d'autre centre de sélection digne de ce nom que celui des hautes terres éthiopiennes, commencent à présenter une perspective mieux orientée sur la contribution endogène de l'Afrique à l'essor des cultures agricoles⁵. À cet égard, nul ne conteste que la savane ait eu sensiblement plus d'importance que la forêt. C'est là, dans la savane, qu'entre le IV^e et le II^e millénaire avant notre ère, bon nombre de variétés indigènes propres à la culture ont été sélectionnées. De

5. N.I. VAVILOV, 1935. Voir le chapitre 27 de ce volume.

nombreux cultigènes ont constitué le « Complexe de l'agriculture à semences ». Ils sont caractérisés par l'ensemencement de la graine comme préalable à la culture⁶.

En contrepartie, les quelques acclimations entreprises dans la forêt appartiennent au complexe des végécultures qui impliquent, en tant que préalable à la culture, la préparation de pousses, de boutures, de rhizomes ou de tubercules. L'acclimation la plus importante dans cette région a été celle de l'igname (*Dioscorea spo.*) dont plusieurs espèces sont actuellement cultivées. Autre plante domestiquée dans cette même région : le palmier à huile (*Elaeis guineensis*).

En dépit du nombre restreint de cultures acclimatées, la découverte de l'agriculture a impliqué une nouvelle et féconde relation entre l'homme et son biotope. Elle signifiait en particulier une certaine réceptivité aux innovations, comme la diffusion de cultigènes en provenance d'autres horizons. L'Afrique doit à l'Asie et à l'Amérique du Sud un grand nombre de ces cultures nouvelles. Dans le cadre des ressources végétales naturelles, l'établissement d'une préférence pour un nombre limité de plantes, indigènes ou étrangères, a signifié non seulement que l'homme était capable de tirer sa subsistance de son environnement naturel, mais également qu'il était désormais sur le chemin de modifications biologiques majeures. La nécessité de défricher des terres pour planter de nouvelles cultures, et de supprimer d'autres plantes qui leur eussent disputé les éléments nutritifs du sol, a entraîné dans toute l'Afrique des changements radicaux du caractère de la végétation.

Peut-être le feu a-t-il été l'élément le plus puissant auquel l'homme ait fait appel pour y parvenir. Les témoignages de l'utilisation du feu par l'homme africain remontent à la partie la plus récente du Paléolithique inférieur ; ils ont permis de conclure que l'homme employait communément le feu en Afrique, voici 60 000 ans. Au départ, toutefois, il semble qu'il s'en soit servi pour sa protection, pour fabriquer des outils ; peut-être aussi à la chasse, pour incendier les herbes afin d'en déloger le gibier. Dès qu'il eut découvert la culture, il était tout naturel qu'il se servît de ce même feu pour éliminer la végétation nuisible. Cette lutte par le feu contre la végétation au profit de la culture, n'a pas manqué d'affecter diversement les herbes et les arbres. Dans la savane, et spécialement pendant la saison sèche, l'herbe brûle jusqu'au niveau du sol ; mais, enfouies dans ce sol, les racines en empêchent la destruction. Par contre, à défaut d'être protégés par d'épaisses écorces, il arrivait que les arbres meurent. S'ils ne mouraient pas, ils devenaient difformes et rabougris.

L'introduction du feu dans l'environnement naturel a donc entraîné une transformation considérable du paysage par l'homme au cours des âges. Etant donné que la fréquence des feux tue les espèces vulnérables de la forêt dense, de nouvelles conditions étaient créées, qui favorisaient l'extension progressive de la prairie. Ainsi, dans l'Afrique de l'Ouest, ce processus s'est montré suffisamment dynamique pour créer une importante zone de « savane dérivée », ou antropique, qui s'étend à partir du sud jusqu'à 6° de latitude

6. R. PORTERES, 1962, pp. 195-210, voir à ce sujet le chapitre 27 de cet ouvrage.

Nord⁷. Dans la savane proprement dite, on constate que sous l'impact des deux feux annuels le caractère de la végétation se modifie selon les caractéristiques mineures du paysage, passant de la prairie dans les plaines à une savane arborée sur des terrains plus rocheux. En fait, la préservation de ces bocages résiduels sur des terrains rocheux a conduit à penser que, sur une grande partie de la prairie actuelle, la végétation principale devait être la forêt⁸.

Quoi qu'il en soit, les prairies africaines ont offert à l'homme de jadis des ressources considérables. Elles étaient non seulement plus faciles à défricher, mais aussi plus faciles à parcourir. La facilité de déplacement a été le facteur décisif pour le peuplement. L'Afrique est, par excellence, le continent des grandes migrations humaines, dont certaines sont désormais reconstituées grâce aux témoignages archéologiques, ethnologiques, linguistiques et historiques. Ces grands mouvements de population ont eu leur importance pour la rapidité de la diffusion des idées nouvelles et spécialement des outils et des techniques. Cette propagation a été parfois si rapide que les recherches tendant à identifier les lieux d'origine de telle ou telle innovation se heurtent souvent à de grandes difficultés.

La mobilité de l'homme a toujours été un facteur vital pour l'organisation des populations en entités politiques. Les savanes africaines ont donc joué un rôle bénéfique en favorisant, en Afrique, les conditions préliminaires à la naissance des Etats. Dès qu'ils furent munis de moyens de coercition, il était naturel que ces Etats cherchent à imposer leur domination à d'autres groupes disposant d'une organisation ou d'un équipement militaire inférieurs aux leurs. Quant à ces groupes, il ne leur restait, après écrasement de leur résistance, qu'à se laisser assimiler ou à se réfugier dans des réduits moins accessibles ou moins hospitaliers. En bref, le corollaire de l'apparition des Etats dans les zones de savanes a été l'éparpillement des groupes plus faibles, moins bien organisés, dans des environnements répulsifs: zones montagneuses escarpées; déserts; forêts épaisses.

On voit donc que les ressources végétales du continent ont joué un rôle prépondérant dans l'évolution historique de l'homme en Afrique. Elles l'ont non seulement pourvu d'abondantes réserves de fruits et de tubercules, mais elles lui ont aussi permis de créer des cultures qui, entretenues, protégées, lui ont offert des moyens de subsistance à la fois nouveaux et plus riches. L'augmentation des ressources alimentaires facilita la croissance régulière de la population africaine. Jusqu'en 1650, d'après Carr Saunders, le continent ne le cédait qu'à l'Asie en matière de population. Ses 100 millions d'habitants représentaient plus de 20% du total mondial⁹. L'un des facteurs importants de la croissance de la population fut aussi la sécurité plus grande qu'offraient les entités socio-politiques les mieux organisées. Etant donné leur forte expansion dans les zones de savanes, il est aisé de comprendre pourquoi celles-ci constituent, à cette époque, les régions proportionnellement les plus

7. W.B. MORGAN and J.C. PUGH, 1969, p. 210.

8. S.R. EYRE, 1963.

9. A.M. CARR SAUNDERS, 1964. Le poids démographique de l'Afrique dans le monde est à peine de 10% de nos jours.

peuplées du continent; proportion qui commencera à changer peu à peu, spécialement en Afrique de l'Ouest, à partir du XVI^e siècle, avec la traite des esclaves, puis la colonisation étrangère.

Ressources animales et diversité culturelle

La distribution des ressources animales est étroitement liée à celle des ressources végétales. Depuis toujours, l'Afrique a été considérée comme un continent particulièrement riche en mammifères. En fait, l'on prétend que, la chauve-souris exceptée, les mammifères africains comprennent trente-huit familles.

La répartition de ces animaux sur le continent a évolué dans le temps et dans l'espace. Les vestiges fossiles indiquent que toutes ses régions ont été peuplées, à tel ou tel moment, des grandes espèces sauvages. Ainsi la région méditerranéenne de l'Afrique du Nord a abrité des animaux comme le lion et l'éléphant, dont on pense qu'un grand nombre ont été chassés par les périodes de grande sécheresse du Pléistocène. La plupart de ceux qui sont restés ont été soumis, pendant les deux derniers millénaires, à des prélèvements trop lourds; ce fut par exemple le cas pour les besoins des amphithéâtres romains. Plus près de nous, au milieu du XIX^e siècle, les troupes françaises du duc d'Aumale découvraient, partout où elles passaient en Algérie, depuis les rochers abrupts du Constantinois jusqu'aux plaines d'Oranie, de grandes quantités d'animaux sauvages et, parmi eux, des lions.

Le désert même conserve encore une remarquable série de spécimens de faune sauvage: gazelles *dorcas* et *dama*, *addax*, oryx aux cornes en cimeterre, oryx *algazel*, etc. On sait que, durant les époques plus lointaines et plus humides, ces ressources étaient incomparablement plus importantes: l'hippopotame, la girafe, le buffle géant aujourd'hui disparu, de plus grandes antilopes.

Ce sont, toutefois, les savanes de l'Afrique qui constituent le véritable gîte de la majorité du gros gibier africain¹⁰. C'est dans ces régions de l'ouest, de l'est, du centre et du sud de l'Afrique qu'on trouve les animaux de proie tels que le lion, le léopard, le chat-tigre africain et l'hyène. C'est là qu'on trouve aussi le bubale, le topi, la gazelle, le phacochère, l'antilope rouanne, le zèbre, la girafe et l'autruche. C'est l'habitat naturel de l'éléphant, du buffle, du rhinocéros noir, de l'élan de Derby et de l'élan du Cap, du céphalophe, du kob singsing et du kob des roseaux. Au cours des siècles l'importance du territoire occupé par chacune de ces espèces a changé. Tous ces animaux ont subi de la part de l'homme de graves sévices. Dans la grande lutte pour la survie, certains ont dû faire place à d'autres espèces, au fur et à mesure que se modifiaient les conditions de l'environnement. C'est ainsi que l'absence du rhinocéros blanc entre le Zambèze et le Haut Nil blanc, par exemple,

10. François SOMMER, 1953, p. 64. Voir sur ce point le chapitre 20.

peut être attribuée à l'avantage dont les modifications du climat et de la végétation au cours du Pleistocène ont fait bénéficier le rhinocéros noir, plus agressif.

Bien que, pour la plupart, le gibier sauvage fréquente la forêt de l'Afrique tropicale, cette région est, dans l'ensemble, moins favorisée sur le plan des ressources animales. Parmi les habitants les plus remarquables de la forêt, il faut inclure le *busapig* ou cochon de brousse, le sanglier géant, le bongo, les grands singes comme le chimpanzé et le gorille ainsi que l'okapi. Ici aussi, les changements survenus dans l'environnement ont affecté l'étendue de territoires antérieurs. Les vides constatés dans les peuplements de bongos sont dus au rétrécissement de ce qui dut être un jour une forêt dense recouvrant toute l'Afrique équatoriale.

L'abondance de ces ressources animales a certainement rendu à l'homme de grands services au cours de la longue période de son existence pendant laquelle il fut, avant tout, un chasseur. Ces réserves semblaient tellement inépuisables que certaines communautés africaines en sont restées jusqu'à nos jours à ce stade de développement. Autre catégorie de ressources animales : les poissons. Eux aussi ont été « chassés » dès le Mésolithique. Non seulement les cours d'eau mais aussi les lacs d'eau douce — Rudolph, Nakuru et Edouard en Afrique orientale et centrale, Tchad en Afrique de l'Ouest — ont attiré les premiers groupes d'hommes grâce à leurs ressources en poissons¹¹. Parmi les fleuves, le Nil revêt évidemment une importance singulière. On a trouvé sur ses berges les vestiges de communautés riveraines qui employaient des harpons et des hameçons en os et, en outre, chassaient et consommaient l'hippopotame et le crocodile. L'emploi d'un simple canot creusé dans un tronc d'arbre pour pêcher dans les eaux de l'intérieur est toujours en honneur d'un bout à l'autre de l'Afrique. Quelques rares communautés de pêcheurs ont construit des canots assez importants, pour se risquer à la pêche sur le littoral maritime. Partout, et jusqu'à une époque récente, une évolution technique inadéquate a empêché l'exploitation des riches ressources des océans dont le continent est entouré.

L'extraordinaire richesse et la variété de la faune terrestre a fourni une énorme réserve potentielle d'animaux domestiques. Or la domestication des animaux en Afrique s'est pratiquement limitée à l'âne, au chat, à la pintade, au mouton et au bœuf¹². L'une des raisons de cette performance modeste, c'est que l'Afrique, pendant le Néolithique, a été surclassée par les méthodes antérieures et plus efficaces expérimentées en Asie. C'est alors que le continent s'est initié au pastoralisme. D'après Clark, « les premiers pasteurs "néolithiques" sont apparus dans le Sahara au cours du V^e millénaire avant notre ère, peut-être plus tôt. Ils conduisaient des troupeaux de bétail à cornes longues ou courtes, des chèvres et des moutons. Et ils ont continué jusqu'à ce que la dessiccation croissante du Sahara les en ait expulsés. »

11. Cf. PUTTON. Voir sur ce point le chapitre 20.

12. J. Desmond CLARK, 1970, p. 204.

L'art du berger ne s'était pas, pour autant, diffusé uniformément dans tous les milieux du continent. Si la plupart des communautés réussirent à contrôler bon nombre de petits troupeaux, seule une minorité parvint à domestiquer les plus grands. Parmi celles-ci, les Touareg du Sahara, les Peul de la savane ouest-africaine et les Masaï des prairies de l'Afrique de l'Est sont demeurés puissamment attachés à la vie pastorale et ont renoncé à toute tentative de combiner ce mode de vie avec celui de l'agriculture. Suivant sans relâche leurs troupeaux en quête d'eau et de pâturages, ces communautés ont pratiqué jusqu'à nos jours la vie nomade dans sa forme la plus pure. Cependant, en Afrique orientale, quelques groupes *bauti* ont réussi à associer l'élevage à la pratique agricole, à l'avantage de l'une et de l'autre.

Peut-être l'un des freins à l'essor du pastoralisme en Afrique a-t-il été la prolifération d'autres espèces zoologiques qui exercent sur le développement des ressources du continent un impact particulièrement négatif. A cet égard, il faut avant tout mentionner la mouche tsé-tsé. Cette grosse mouche très mobile est le principal mais non le seul agent de la *trypanosomiase*, infection qui provoque chez l'homme la maladie du sommeil et signifie la mort pour les animaux. On trouve aujourd'hui cette mouche dans une zone qui traverse l'Afrique entre le 14° N et le 14° S de latitude. Les seules exceptions sont les hautes terres dépassant 1 000 m, qui sont relativement froides, et les régions à herbes courtes où la saison sèche est trop chaude et trop aride pour que la mouche tsé-tsé puisse s'y reproduire.

La mouche tsé-tsé est présente en Afrique depuis les temps les plus reculés. Étant donné que des empreintes fossilisées de cet insecte ont été trouvées en Amérique du Nord dans des couches du Miocène, il semble qu'elle ait été beaucoup plus répandue dans les temps préhistoriques¹³. Il se peut que sa disparition de certaines régions africaines ou extérieures à l'Afrique soit due à une combinaison de changements climatiques, de barrières naturelles et de glaciation. Il est certain que, en Afrique même, les alternances climatiques du Pléistocène ont dû exercer une influence considérable non seulement sur la répartition des différentes espèces de tsé-tsé mais aussi sur leur taux de nocivité.

Les régions infestées par ces mouches ont constitué une barrière très efficace au développement de l'élevage. Les pasteurs doivent avoir compris assez rapidement que leurs troupeaux couraient de grands risques lors de la traversée des zones infestées. Aussi, la descente des troupeaux vers le sud à partir de l'Afrique du Nord était-elle subordonnée à l'existence de couloirs libres de mouches, tout autant qu'à ceux que créaient des communautés agricoles organisées et suffisamment denses. De ces derniers, un bon exemple est offert par la migration, il y a environ neuf siècles, de pasteurs éleveurs créant — par fusion avec d'autres peuples — la société des Tutsi et Hutu du Rwanda et du Burundi actuels.

Sans nul doute, l'histoire de l'Afrique eut été très différente si le continent avait ignoré la mouche tsé-tsé. Dès lors que celle-ci interdisait aux commu-

13. T.D.A. COCKERELL 1907; 1909; 1919, pp. 301-11.

nautés agricoles organisées l'utilisation du gros bétail, on ne recourut jamais à l'emploi de ces animaux comme bêtes de trait. Jamais, non plus, on n'eut l'occasion de découvrir l'importance capitale de la roue. En l'occurrence, la liberté de mouvement qu'assurait le gros bétail à certains peuples ne manque pas de les encourager à l'agression et, éventuellement à la domination politique sur les peuples sédentaires¹⁴.

Comme d'autres facteurs zoologiques négatifs, nous trouvons le moustique de la malaria et la sauterelle. Parmi les nombreuses espèces de moustiques capables de transmettre différentes sortes de parasites de la malaria, certains sont plus attirés que d'autres par le sang humain. Le moustique qui sévit le plus en Afrique est l'*Anopheles gambiae* qui, parce qu'il trouve également sa subsistance sur les animaux, est très difficile à éliminer, car il peut assurer sa survie même s'il est momentanément empêché de s'attaquer à l'homme. Le moustique se reproduit dans les eaux stagnantes et se multiplie au voisinage des marais et des rivières. Il prolifère surtout avec l'augmentation des pluies et les hautes températures favorisent à la fois le développement de ses larves et celui du cycle du *plasmodium* dans le moustique adulte. Par contre, les températures plus fraîches de haute altitude réduisent sa virulence. Aussi, la malaria endémique tend-elle à disparaître au-dessus de 1 000 mètres, même si sa transmission persiste au-delà de cette altitude.

On ne sait depuis combien de temps ce moustique forme partie intégrante de l'environnement humain en Afrique. Le très fort pourcentage des cellules de Golgi trouvées chez de nombreuses populations africaines semble indiquer une relation étroite et de longue durée entre ces cellules et l'évolution de la population africaine. Cette particularité est certainement due à l'impact multiséculaire de la sélection, qui a favorisé la survie de ces populations dans des conditions d'infection hyperendémique de la malaria. Dans la mesure où il menace dangereusement les chances de survie des groupes humains non adaptés, le moustique de la malaria a joué, lui aussi, un rôle important dans l'histoire du continent. Il est certain qu'il a, jusqu'au XX^e siècle, effectivement découragé les Européens dans leurs tentatives d'installation sous le climat chaud et humide de l'Afrique de l'Ouest, et épargné à cette contrée les épineux problèmes interraciaux qui ont troublé l'histoire des Hautes Terres d'Afrique du Nord, de l'Est, du Centre ou du Sud, victimes d'une colonisation de peuplement.

Les sauterelles et les criquets font partie des plaies traditionnelles de l'Afrique. Ce sont de grands insectes vivant normalement solitaires ou en petits groupes. On les rencontre dans les zones de transition des végétations, en bordure du désert ou en bordure de la savane herbeuse et de la forêt. On trouve en Afrique, au sud du Sahara, le criquet rouge, le criquet migrateur africain et la sauterelle du désert. Tous les trois ont besoin de deux sortes d'habitat: un sol nu pour déposer leurs œufs et un paysage verdoyant pour s'y nourrir. Lorsque, pour différentes raisons, leur terrain d'alimentation se

14. Voir à ce sujet le rôle de la cavalerie dans la formation des Etats, surtout au nord de l'équateur.

restreint outre mesure, ils s'assemblent en énormes essaims pour envahir des zones proches ou lointaines. On retrouve dans le passé des exemples de ce genre d'invasions auxquelles l'Ancien Testament se réfère comme à l'une des *plagues* dont Moïse avait accablé l'Égypte. Depuis le XIX^e siècle, les comptes rendus deviennent plus abondants. Ainsi savons-nous que l'Afrique centrale a souffert d'invasions répétées entre 1847 et 1854, 1892 et 1910, et plus récemment, entre 1930 et 1944. Pour les populations agricoles sédentaires, les déprédations causées par ces pluies de sauterelles, surtout lorsqu'elles surviennent juste avant la moisson, peuvent signifier un passage brutal de l'abondance à la famine. Lorsque dans le passé, des conditions climatiques négatives — la sécheresse par exemple — coïncidaient avec ces invasions, toutes favorisaient le déclenchement de bouleversements politiques et sociaux.

Les ressources en eau et la mobilité humaine

Il convient de ne pas sous-estimer l'importance des ressources en eau dans l'évolution de l'histoire africaine. Bien qu'on trouve dans les différents secteurs du continent des chiffres faisant état des plus fortes précipitations du monde, d'autres chiffres signalent quelques-unes des plus faibles. Les immensités du Sahara et du Kalahari sont un témoignage irrécusable de l'implacable aridité d'énormes secteurs de l'Afrique. Mais en dehors des déserts, la vaste zone des savanes ne reçoit que des précipitations tout juste suffisantes et, dans ces régions, la vie humaine dépend en grande partie des fluctuations hasardeuses des vents porteurs de pluie. Certes, si l'on pouvait recourir à d'autres sources d'eau telles que les rivières, les lacs et les nappes phréatiques, le fait ne serait pas aussi préoccupant.

Mais, dans de vastes secteurs du continent et particulièrement dans les régions relativement chaudes des basses terres, les vallées fluviales infestées d'insectes nuisibles sont, de ce fait, impropres aux établissements humains. En outre, le régime des fleuves suit de très près celui des pluies; aussi apporte-t-il peu de secours dans les périodes de précipitations insuffisantes, par exemple lorsque se prolonge la saison sèche, et que les lits des fleuves sont eux-mêmes à sec; sauf dans la vallée du Nil, la technologie traditionnelle ne possédait aucun moyen de stocker l'eau en prévision des jours sans pluie. Une technologie peu avancée signifiait également qu'on n'atteindrait pas les eaux souterraines au-delà de certaines profondeurs, même dans les zones de bassins artésiens, où les structures géologiques ont stocké de vastes réserves d'eau. Pour une bonne part, le continent est sous-tendu par un socle de roches; on n'y trouve que peu de possibilités d'emmagasiner des nappes d'eau abondantes, et les habitats humains ne peuvent guère compter que sur les précipitations annuelles.

Aussi la pénurie d'eau qui résulte des conditions de sécheresse a-t-elle toujours été l'une des caractéristiques de la vie africaine. L'histoire climatique

du Pléistocène montre que différents secteurs du continent ont probablement dépendu d'un régime cyclique de longues périodes de précipitations plus ou moins fortes. Quoi qu'il en soit, la sécheresse représente une pression de l'environnement sur les groupes humains; elle les force à réagir. Ces réactions se traduisent presque toujours par la recherche de zones mieux arrosées afin de s'y établir de façon définitive ou transitoire. De telles migrations peuvent être pacifiques; mais très souvent, selon leur organisation ou la façon dont elles sont dirigées, elles tendent à l'agressivité. L'histoire de nombreuses communautés africaines fait ressortir leurs mouvements migratoires d'un secteur à l'autre, ou bien l'incursion d'un groupe migrateur plus puissant qui a soumis et réorganisé leurs sociétés.

Partout où l'eau existe en quantité suffisante, qu'il s'agisse d'eau de pluie ou d'eau souterraine, partout où a pu se développer l'agriculture, une population organisée croît selon un processus d'évolution sociale progressive sur la route longue et difficile de la maîtrise de la nature. Les récoltes mûrissent, riches et variées, et le rythme de leur maturation en vient à dicter le rythme de la vie sociale. La saison des moissons revêt une importance cruciale. Des rites s'instituent qui viennent sanctifier un événement inexplicable au point d'être attribué à quelque puissance bienfaisante. L'ascension dans l'échelle sociale de cette population organisée dépend d'un certain nombre d'autres facteurs dont l'un — et non des moindres — est l'abondance des ressources alimentaires qui permettra une division du travail au sein de la communauté, et facilitera l'apparition de groupes spécialisés dans leurs activités. Cette possibilité ne dépend pas seulement des réserves d'eau, mais aussi de la fertilité des sols.

Les ressources du sol et l'évolution sociale des communautés

Dans une large mesure, les caractéristiques géologiques de vastes secteurs de l'Afrique ont déterminé la qualité de ses sols. Par suite de la variété des roches du socle, le caractère des sols qui se sont formés sur des éléments analogues est lui-même extrêmement varié. Mais leur fertilité est souvent médiocre. Certes, ces roches présentent généralement une réserve adéquate de la plupart des éléments minéraux nécessaires à l'alimentation des plantes, mais leur variété expose à d'importants changements sur un faible rayon géographique. Les sols formés sur des roches sédimentaires tendent à garder une meilleure uniformité sur de grandes superficies; ils n'ont, cependant, rien de commun avec les vastes étendues aussi fertiles que le Tchernozium des terres à blé de l'Ukraine ou des prairies de l'Amérique du Nord.

L'interaction entre les caractéristiques du sol et les facteurs climatiques s'est montrée tout à fait déterminante pour la fertilité de ce sol et sa capacité à subvenir, pendant longtemps, aux besoins d'une population dense. Dans les régions humides, l'illusion de fertilité produite par la poussée luxuriante

des plantes dissimule la nature fragile du sol. Dès que la végétation naturelle est défrichée, les substances organiques du sol se désintègrent rapidement sous une action bactérienne intense, stimulée par des températures généralement élevées. En peu de temps la fertilité décroît, le produit des récoltes s'amenuise et la population humaine est contrainte à la quête d'un autre territoire.

Par contre, dans les régions subhumides, la fertilité du sol est bien meilleure. Cependant, les variations périodiques de l'humidité du sol favorisent la constitution de vastes croûtes d'un minéral de fer latéritique qui sont impropres à la culture. La présence de ces croûtes entraîne la dissémination de sols modérément fertiles, dont les possibilités d'alimenter une population humaine dense sont fortement réduites. Telle est la nature des sols qu'on rencontre dans l'Afrique de l'Ouest, au nord de la forêt dense, et sur les plateaux de l'Afrique centrale, sur les rebords du bassin du Zaïre. On retrouve aussi ces mêmes surfaces, ou croûtes concrétisées, parmi les terres semi-arides soumises à des précipitations modérées; elles sont toutefois plus disséminées. Il en résulte que les sols bruns et sablonneux de cette région sont plus fertiles et que, lorsque l'année est suffisamment pluvieuse, ils produisent des récoltes convenables. Plus au nord, le sol du désert est superficiel; le profil en est médiocre; les matières organiques font défaut.

L'un des caractères frappants de la géographie de l'Afrique réside dans le peu d'étendue des sols réellement fertiles et leur extrême dissémination. Ces sols comprennent les argiles profonds, dérivés du basalte et autres roches du Pléistocène ou d'époques plus récentes; on les rencontre particulièrement dans certaines parties de l'Afrique orientale. Dans la forêt dense, ils présentent en altitude une teinte chocolat; plus bas ils sont de couleur rouge. Tout aussi fertiles sont les sols riches, dérivés du même type de roches, que l'on trouve dans les plaines inondables de fleuves comme le Nil. Les abondantes récoltes dues à ces deux types de terrain ont favorisé la croissance d'une population humaine nombreuse et dense. Lorsque — comme dans la vallée du Nil — cette concentration a entraîné un haut degré d'organisation sociale et de contrôle de l'environnement — ce qui fut le cas au temps du Néolithique pré-dynastique — les conditions sont réunies pour une accélération des progrès. Celui-ci a impliqué le développement d'une civilisation urbaine, la différenciation des classes, un artisanat raffiné, une architecture monumentale, enfin l'emploi de l'écriture. C'était l'aboutissement non pas seulement de relations de plus en plus régulières avec la Mésopotamie, mais surtout des possibilités offertes à une population dense composée de groupes sociaux divers, par la prospérité d'une agriculture qui, en cette lointaine époque, n'a pas manqué d'être très impressionnante.

Des conditions analogues se sont retrouvées plus tard en divers endroits de l'Afrique. Par exemple, dans la boucle du Niger, lors de la création de l'empire du Ghana, au début de l'époque « médiévale ». Mais bien que d'autres régions offrent des sols relativement fertiles, de vastes étendues, singulièrement les plaines des hautes terres, où le lessivage sévit depuis des millions d'années, n'ont que des sols légers, manquant d'aliments adéquats pour les végétaux, et

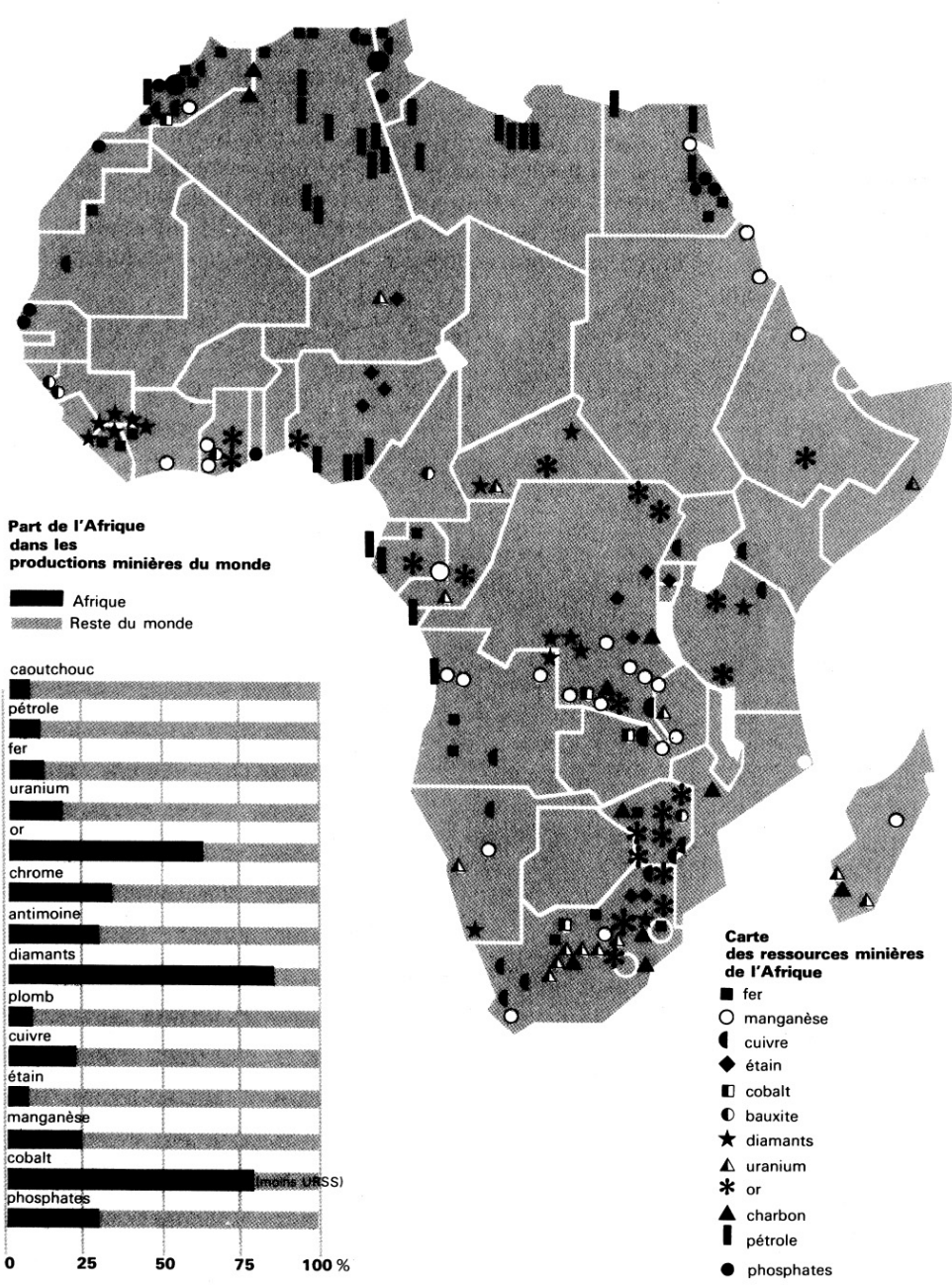
sont restés, même à notre époque, d'un médiocre intérêt pour l'agriculture. Dans ces régions, ce n'est qu'en passant d'une culture à une autre, que, depuis le Néolithique, l'homme a réussi à survivre. Ce genre d'économie représente, pour le sol, un gaspillage certain; aussi a-t-elle interdit la formation de communautés tant soit peu denses. Le fait que la population soit aussi clairsemée sur de vastes surfaces du continent et les effets de cet éparpillement sur l'évolution sociale, doivent être considérés comme un facteur néfaste dans l'histoire de l'Afrique. Chacun sait que la fertilité de toute région dépend tout autant de ses caractéristiques propres que de l'efficacité de l'exploitation du sol. Il n'est pas moins vrai qu'en d'autres régions du monde, des sociétés parvenues aujourd'hui à un haut niveau d'évolution sociale, ont dû traverser des phases au cours desquelles leur économie a dépendu, elle aussi, de cultures accidentelles. Aussi, pour l'Afrique, l'exploitation judicieuse du sol revêt-elle une importance capitale pour l'évolution sociale. Déterminante dans le passé, elle indique la voie à suivre pour amorcer sérieusement le cycle d'un progrès décisif.

Conclusion

La géographie historique de l'Afrique — en particulier en ce qui concerne les aspects économiques — offre l'image d'un continent pour lequel la nature s'est montrée d'une extrême bienveillance. Au moins en surface. Le caractère apparent de cette magnanimité naturelle, si bien illustrée par la luxuriance fragile de la forêt tropicale, a constitué une sorte de chausse-trappe pour les peuples de ce continent. S'arrêtant aux trop grandes facilités de leur existence, des communautés ont passé à côté des impératifs déchirants de l'évolution sociale. Sans doute quelques hommes ou quelques groupes d'hommes ont-ils surgi ici ou là, qui ont tenté d'entraîner les leurs et d'aller avec eux de l'avant. Mais leurs objurgations sont restées souvent lettre morte. Sans doute, et au premier chef, au cours de la longue et implacable aventure de la traite, l'intervention étrangère a-t-elle marqué le développement général du continent de sinistres impacts. Mais le fait qu'une telle intervention ait été possible n'était-il pas un rappel sévère des risques courus par tout groupe humain qui néglige de veiller sans relâche à la constitution d'organisations sociales toujours plus cohérentes, plus étendues, plus complexes et plus fortes, en vue de faire face aux défis éventuels?

L'histoire de l'Afrique ne nous apportera rien si elle ne met pas ce fait en pleine lumière. La géographie contemporaine de l'Afrique nous révèle un continent toujours doté, comme à l'époque de la préhistoire, d'abondantes richesses naturelles. Son passé colonial récent a, toutefois, contribué à créer une situation qui a permis l'exploitation sur une grande échelle de ces richesses, sous forme de matières premières exportées pour les besoins d'autres sociétés. En outre, l'économie moderne, à haut coefficient technologique, ne permet l'exploitation de ces richesses que si les peuples africains s'organisent

en grandes communautés intégrées constituant des bases suffisantes pour un développement réel. L'histoire de deux décennies d'indépendance politique laisse une impression ambiguë : il semble que la nécessité d'édifier de tels ensembles face aux communautés similaires qui se constituent de plus en plus sur notre planète, est encore loin d'avoir été comprise... Si elle doit porter quelque fruit, puisse cette esquisse d'une géographie historique et économique du continent africain rappeler que la nature ne détermine ni la destination d'un peuple ni sa trajectoire. Elle ne force pas ; tout au plus, elle influence. Les peuples, comme les individus, ont toujours été, et resteront, les architectes de leur propre destin.



Les ressources minières de l'Afrique. Carte tirée de « l'Afrique », coll. A. Journaux, Hatier, 1976.